

## Réponse aux commentaires

**Giordana CHARUTY**

ÉPHÉ, Paris

giordana.charuty@gmail.com

---

Risposta ai commenti a **ERNESTO DE MARTINO**, *La fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*, nuova edizione a cura di Giordana Charuty, Daniel Fabre e Marcello Massenzio, Torino, Einaudi, 2019, pp. 612 [ed. fr. *La fin du monde. Essai sur les apocalypses culturelles*, Paris, Éditions EHESS, 2016].

---

Habituellement, on traduit une œuvre pour l'inscrire dans d'autres univers culturels et intellectuels que ceux qui l'ont vu naître. L'édition française de *La fine del mondo*, en allant au-delà de cet objectif, a suscité un mouvement inverse qui a pu susciter la perplexité. Ainsi, Massimiliano Biscuso (2019) s'étonnait, dans un récent numéro de la revue *Filosofia italiana*, du choix de la France pour le livre publié aux éditions de l'Éhess en 2016 et repris en version italienne comme troisième édition Einaudi en 2019. C'est là méconnaître, semble-t-il, le dialogue fécond, à éclipses sans doute, mais périodiquement relancé depuis les années 1960, entre chercheurs italiens et français, autour et à partir de l'œuvre fondatrice de De Martino. Aussi, je suis reconnaissante à la rédaction d'Anuac tout comme à Pietro Angelini, Luigi-giovanni Quarta, Simona Taliani et Dorothy L. Zinn pour la générosité et la perspicacité de leurs commentaires.

Les historiens nous apprennent à nous défier des reconstructions autobiographiques en matière d'histoire des pratiques savantes, mais quelques précisions peuvent éclairer le travail éditorial qui retient toute l'attention de Pietro Angelini. En achetant, en 2013, les droits de traduction de *La fine del*

---

This work is licensed under the Creative Commons © Giordana Charuty

*Réponse aux commentaires*

2021 | ANUAC. VOL. 10, N° 2, DICEMBRE 2021: 99-105.

ISSN: 2239-625X – DOI: 10.7340/anuac2239-625X-4734



*mondo*, les éditions de l'Éhess s'engageaient à en publier une version réduite, confiée à une petite équipe internationale familière de l'oeuvre de De Martino, mais qui entendait se tenir à distance de la foisonnante tradition italienne d'études demartiniennes, pour faire "passer" cet auteur dans un autre contexte intellectuel. En achetant, à son tour, les droits de traduction de l'ouvrage paru en 2016, les éditions Einaudi ont reconnu un nouveau livre et se sont engagées à conserver les mêmes trois éditeurs scientifiques, pour rendre à nouveau disponible en Italie l'ultime oeuvre en gestation d'un grand intellectuel national. Une décision audacieuse à affirmer pleinement, plutôt qu'à rendre peu lisible à la majorité des lecteurs non spécialistes<sup>1</sup>.

L'entreprise, ô combien difficile, a été favorisée en France par un environnement scientifique exceptionnel: l'existence aux éditions de l'Éhess d'une collection de traductions, destinée à faire connaître de grandes oeuvres méconnues en Europe, du fait de l'obstacle de la langue, dont les responsables successifs – l'historien Christophe Prochasson, l'anthropologue Emmanuel Desvaux, l'historien médiéviste Etienne Anheim – ont pleinement adhéré aux différentes étapes de ce projet transnational formalisé en 2013. S'agissant des financements nécessaires pour prendre en charge frais de traduction et invitations aux deux années de séminaires mensuels où ont pu dialoguer ethnologues, anthropologues, historiens des sciences et historiens des religions, il revient là encore à l'EHESS, à travers nos crédits de laboratoire (Lahic-IIAC), de nous les avoir garantis<sup>2</sup>.

En suspendant, autant que possible, tout dogmatisme, nous avons longtemps hésité sur la composition à donner à ce livre pour faire apparaître, et lui conserver, ce caractère de "chantier à ciel ouvert" reconnu par Carlo Ginzburg<sup>3</sup>. Si l'identification des différents chapitres et la nécessité de réintégrer des fragments antérieurement publiés comme des "écrits philosophiques" se sont assez vite imposées à nous, il n'en va pas de même pour la restructuration interne des chapitres. Elle s'est imposée à partir d'un premier état de traduction du chapitre "apocalypse psychopathologique" qui me paraissait impubliable. Me laisser porter par le mouvement de la pensée que laissaient apercevoir les dossiers de travail permettait de procéder, pour tous

---

1. Ce que faisait la maquette initiale de la couverture ainsi que diverses décisions éditoriales qu'il a fallu revoir, point par point.

2. Rétroactivement, l'accord-cadre signé en 2015 entre l'Ehess, l'École française de Rome, l'association internationale Ernesto De Martino et l'Académie Sainte Cécile a inscrit la préparation de l'édition française en voie d'achèvement dans un programme de recherches à venir.

3. C'est l'expression employée par Carlo Ginzburg, à l'occasion de la présentation de l'édition française à l'EHESS, à Paris, le 23 janvier 2016.

les chapitres, à une autre composition interne que nous avons retenue pour l'édition française et, donc, conservée pour l'édition italienne. Très tardivement, alors que cette reconstruction semblait terminée, les deux états des lieux dressés par Angelo Brelich, en 1965 puis en 1967, nous ont été accessibles dans leur intégralité. Je me suis, alors, longtemps interrogée sur le fait paradoxal que cette reconstruction, entreprise à partir du classement *actuel* des archives, s'avérait plus fidèle à la description établie par Angelo Brelich et son équipe, et plus cohérente que celle adoptée par Clara Gallini, la première éditrice. L'hypothèse que la remise en ordre des dossiers de *La fine del mondo* opérée au milieu des années 1990 ait pu, justement, prendre pour guide cette description initiale me paraît lever l'énigme. Elle prend à revers une conviction générale que j'ai longtemps partagée, sur l'impossibilité de rétablir l'état original des dossiers sur lesquels a travaillé l'équipe italienne. Et elle permettrait, sans doute, de lever l'amnésie des différents acteurs qui ont, il y a vingt-cinq ans, construit les archives scientifiques. Ceci dit, je souscris entièrement à la lucidité de Luigigiovanni Quarta et de Pietro Angelini: nous avons, nous aussi, opéré des choix et l'édition originale de 1977, infiniment précieuse, devrait rester disponible...

L'effort pour réintégrer l'anthropologie démartinienne dans un espace scientifique "commun" doit à Daniel Fabre deux gestes semblables, à vingt ans de distance. Proposer au milieu des années 1980 une relecture en clé structuraliste a suscité un désir d'ethnographie en domaine italien; relire au début des années 2000 cette dernière expérimentation comparatiste en termes plus familiers aux anthropologues anglo-saxons d'"anthropologie de l'histoire" a suscité un désir de traduction, qui ne soit pas seulement linguistique. Cette entreprise collective s'inscrit, pour moi, dans la continuité de l'enquête biographique, précédemment conduite en prenant "le cas" De Martino suffisamment documenté, pour penser en anthropologue nos pratiques savantes. Elle m'a conduite à interroger la dépendance à l'égard des savoirs psychiatriques que Daniel identifiait, alors, comme une limite du projet démartinien, pour montrer comment, une fois de plus, De Martino pense avec et contre les savoirs psychiatriques disponibles. Cette présence ambivalente m'a suggéré des analogies entre deux parcours d'intellectuels de génération et de formation fort différentes – De Martino et Foucault – très tôt pressentie par Diego Carpitella, et dont une récente publication vérifie la pertinence. Dans son introduction à la traduction française du livre de Ludwig Binswanger, *Le Rêve et l'existence* (1954), Michel Foucault (2021) annonçait un "ouvrage ultérieur", jamais publié. Nous pouvons, désormais, le lire sous le titre *Binswanger et l'analyse existentielle*, comme deuxième volume des "Cours et travaux de Michel Foucault avant le Collège de France".

Il est troublant de voir le jeune philosophe qui s'est orienté, depuis le début des années 1950, vers la psychologie et qui songe à choisir la voie de la psychiatrie, entreprendre un examen systématique de la *Daseinanalyse*, en procédant comme le fait l'historien des religions et l'ethnographe expérimenté soucieux de réformer l'ethnologie: réécrire les cas pour trouver un langage descriptif libéré des injonctions de profession de foi matérialiste pour substituer à l'explication par les causes, la compréhension par la signification, et libéré également des limites de la description phénoménologique. Il est troublant de retrouver, tout au long de cet examen, non seulement les travaux de Binswanger, mais ceux, notamment, d'Alfred Storch, d'Eugène Minkowski, de V.E. Von Gebattel, si longuement médités par De Martino. Si le manuscrit réécrit le cas d'un autre patient d'Alfred Storch, les fiches de lecture ont annoté ce qui restera, pour tout lecteur démartinien, le fameux cas du "paysan de Berne" publié par Alfred Storch et Caspar Kulenkampff, pour questionner "le délire de catastrophe cosmique que les psychiatres allemands désignent comme '*Weltuntergangswahn*'" (Foucault 2021: 29). Une traduction où se lit, d'emblée, l'écart avec la lecture démartinienne en termes d'"apocalypse". Enfin, il est troublant de constater que cette réécriture conduit à son tour Foucault à se déprendre de l'analyse existentielle pour affirmer l'exigence de lier ensemble l'historicité des modes concrets de l'existence et la temporalité biographique, le temps historique et le temps biographique.

La question de l'actualité de De Martino posée, avec des accentuations différentes, par Simona Taliani et Dorothy L. Zinn, aussi bien que par Luigi-giovanni Quarta, appelle plusieurs remarques. Faire accéder De Martino au rang qui est le sien – celui de grand anthropologue avec lequel il est impossible de ne pas compter – est, certainement, le désir qui nous a animé. Encore faut-il franchir l'obstacle du "village italien" comme dirait mon ami Alfred Adler qui, jeune philosophe, optait avec quelques autres futurs africanistes pour l'ethnologie, à l'invitation de Merleau-Ponty. Nullement péjorative l'expression traduit la difficulté, pour cet ethnologue immensément cultivé, à prendre la mesure de la complexité de l'histoire intellectuelle italienne, au cours de nos longues conversations autour des oeuvres de De Martino et de Carlo Ginzburg. C'est dire que nous avons plus que jamais besoin de nouvelles traductions et d'histoires internationales de l'anthropologie qui rendent compréhensibles, hors des frontières nationales, la construction à chaque fois singulière d'un style de savoir à la croisée de multiples disciplines, et notamment de la philosophie. On peut étudier De Martino sous les angles les plus divers, qu'il s'agisse des sources de sa pensée, des influences subies ou mises à distance, des thèmes directeurs qu'il a poursuivis. Autant

d'interprétations qui sont tributaires d'un "air du temps" et des rapports entre les disciplines admises comme sciences humaines. En ce sens, il était tout à fait légitime dans les années 1980-1990 de valoriser, sur la scène internationale, le De Martino ethnographe tant les ethnologues européenistes avaient besoin d'instruments conceptuels pour interroger les manières de signifier propres aux sociétés occidentales. Et il me paraît tout aussi important de réaffirmer, aujourd'hui, quelques grands principes de méthode qui traversent toute son œuvre: suspendre le jugement d'irrationalité, restituer aux usages du présent toute leur épaisseur historique, définir le christianisme comme un système symbolique ("mythico-rituel" en langage demartinien), concilier une description pragmatique et une lecture représentationnelle de l'action rituelle, identifier la conflictualité des modèles culturels qui s'affrontent dans des faits à première vue minuscules.

De la réception immédiate de l'édition française, je retiens quelques moments significatifs. A la différence des années 1960, *La fin du monde* a, tout d'abord, suscité en France l'intérêt des historiens qui dialoguent depuis longtemps avec les anthropologues, tels Roger Chartier et les médiévistes Jean-Claude Schmitt et Etienne Anheim. Privé de sa célèbre émission sur France Culture – *Les lundis de l'histoire* – qui a tant fait pour la diffusion du savoir historique, Roger Chartier en a réalisé un équivalent sur son site au Collège de France: la présentation de publications récentes qui "transforment nos manières de penser, écrire ou lire l'histoire", sous la forme de conversations entre chercheurs. Qualifié de "livre très extraordinaire", *La fin du monde* a, ainsi, pris place dans la bibliothèque des "Débats d'histoire" du Collège de France<sup>4</sup>. Elle est aussi entrée dans le cycle "Un monde fini? Environnement, croissance et croyances" des conférences organisées par Jean-Claude Schmitt pour préparer l'ouverture du nouveau Campus Condorcet, à Aubervilliers<sup>5</sup>. Aux rencontres d'histoire de Blois qui portaient en 2019 sur l'Italie et dont Carlo Ginzburg était l'invité d'honneur, l'œuvre de De Martino fut au centre de nos échanges dans la table ronde "Histoire et anthropologie entre France et Italie" animée par Etienne Anheim. Ce qui a permis aux historiens français de prendre enfin la mesure de l'importance de cette référence dans le parcours intellectuel d'un auteur dont ils ont si souvent commenté l'œuvre. Grâce à l'intérêt du médiéviste Dominique Iogna-Pratt, De Martino est entré dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des faits religieux*

---

4. A écouter sur le site: [www.college-de-france.fr/site/roger-chartier/Debats-d-histoire-Roger-Chartier.htm](http://www.college-de-france.fr/site/roger-chartier/Debats-d-histoire-Roger-Chartier.htm).

5. "Expériences et imaginaires de la fin du monde au XXe siècle", Conférence du 18 décembre 2017 dans le cycle 2017-2018: "Un monde fini? Environnement, croissance et croyances", Campus Condorcet. A écouter sur le site: <https://campuscondorcet.lepodcast.fr/>.

(Azria *et al.* 2019: 231-234). Cette entrée est significative pour réduire la méconnaissance, notamment chez les sociologues des religions, d'une tradition non durkheimienne de conceptualisation du religieux, afin de rendre disponibles les sociétés européennes à la comparaison anthropologique, à travers une ethnographie qui intègre l'enquête historique et les circulations entre niveaux de culture. *La fin du monde* a inspiré à Matthew Carey (2019) un dossier de la revue *Terrain* sur les apocalypses, qui se propose de décentrer l'étude des imaginaires catastrophistes du modèle chrétien de l'apocalypse qui occupait une place centrale dans le comparatisme démartinien, comme matrice symbolique des autres millénarismes ou comme réactivation de représentations autochtones. Mais aussi parce que l'horizon apocalyptique du XXe siècle est analysé comme une "transcendance vide", autant dire un raté de la sortie de la religion des démocraties occidentales. Elle a, de même, constitué une référence pour l'élaboration du dossier "Capsules temporelles" de la revue *Gradhiva au Quai Branly* (Keck 2018). Plusieurs séminaires de l'EHESS sur le rôle de la traduction en sciences humaines ont fait une place à l'analyse du cas démartinien, en particulier à l'invitation de l'historien des sciences Andreas Mayer au Centre Koyré<sup>6</sup>. Enfin outre l'intérêt de philosophes de Paris I-Panthéon-Sorbonne, il faut mentionner la nouvelle édition du *Monde magique* en cours de préparation aux éditions Bartillat.

Installer l'anthropologie démartinienne dans l'espace intellectuel international demeure un geste critique et la "traduction" requise ne fait, sans doute, que commencer. Bien qu'inachevée, comme le rappelait Marc Augé cette oeuvre pose toutes les questions auxquelles l'anthropologie est aujourd'hui, à nouveau, confrontée pour définir sa spécificité : un savoir qui n'est pas lié à un type de société mais qui se construit, toujours, à l'intersection de disciplines instituées pour en éclairer les zones d'ombre et pour maintenir la notion de culture, en reconnaissant qu'elle est historicité tout autant que système. Une anthropologie qui a introduit de nouveaux objets, telles ces grandes œuvres poétiques et romanesques ou ces créations marginales qui saisissent quelque chose d'un réel – la dimension métaphysique de l'angoisse à l'oeuvre – auquel seule la dimension fictionnelle donne accès. Une anthropologie qui admet, aussi, des relectures à distance des diagnostics et des limites analytiques d'une posture militante, pour poursuivre la tâche que nous avons initialement placée sous les auspices d'une traduction des *Benandanti* de Carlo Ginzburg (2020) et d'un chapitre de *Morte e pianto rituale* de De Martino.

---

6. Colloque "Traductions en sciences humaines: perspectives historiques", Centre Alexandre Koyré, 21-22 septembre 2017.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Azria, Régine, Danièle Hervieu-Léger, Dominique Iogna-Pratt, 2019, eds, *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF.
- Biscuso, Massimiliano, 2019, L'opera-cantiere di Ernesto De Martino. Intervista a Marcello Massenzio, *Filosofia italiana*, 2: 142-143.
- Carey, Matthew, ed, 2019, Apocalypses, *Terrain*, 71.
- De Martino, Ernesto, 2021 [1958], *Morte e pianto rituale. Dal lamento funebre antico al pianto di Maria*, Torino, Einaudi.
- Foucault, Michel, 2021, *Binswanger et l'analyse existentielle*, Paris, Hautes études, EHESS, Gallimard, Seuil.
- Ginzburg, Carlo, 2020 [1966], *I benandanti*, Milano, Adelphi.
- Keck, Frédéric, 2018, ed, Capsules temporelles, *Gradhiva*, 28.